

Saharienne Indigo

de Tierno MONENEMBO (Guinée Conakry), Ed. du Seuil (France)



(...) Voyez votre fils, voyez ma fille, bénissez-les !
Refleurissons. Que notre vie soit une injure, un cinglant pied de nez adressé aux salauds !
Vivons, faisons vivre, ce sera notre manière de nous venger !
Je le sentirai d'ici quand vous embrasserez votre fils.
Ma vibration sera la même que si de mon côté j'embrassais tous les miens que je n'ai pas connus.
Vous ici, lui là-bas ! Comment pouvais-je établir un lien ? Je n'y ai pas tout de suite pensé quand vous avez prononcé son nom. Il a fallu un temps pour qu'il sorte des limbes, que son image soit nette dans ma tête. Makhalé le plaçait toujours à dix mètres des autres et cette femme qui venait le chercher tous les vendredis à 23 heures parlait d'une voix faible, sauf une fois où elle semblait le gronder parce qu'il tardait à se lever et où j'avais cru entendre « Jean-André » ou quelque chose comme ça.

Je ne pensais pas que dans l'avenir ces simples mots allaient revêtir l'importance qu'ils prennent aujourd'hui.

À vrai dire, je m'en voulais de vous avoir repoussée ce matin où, inondée de larmes, vous avez fait le pied de grue devant ma porte. Alors j'ai envoyé un mail à ma fille. Et finalement ça a marché. Il va se produire, le miracle. Vous allez vous rendre à Conakry, vous allez retrouver votre fils. J'imagine d'ici la scène... Vous allez vous embrasser en silence. Dans ces cas-là, pas besoin de cris, pas besoin de grands gestes. Dans ces cas-là, c'est le cœur qui parle, pas la bouche ; c'est le regard qui caresse, pas la main. Ce sera comme Néné Biro et moi, là-bas à Sâré-Kali : des sons involontaires, des bredouillements, des allusions ; des silences, de très longs silences, entrecoupés de soupirs. Vous reviendrez entière, complètement requinquée, vous reviendrez Suzanne Farjanel. Sans grimace, sans tarasque. Vous ne serez plus cette déplorable Mme Corre dont tout le monde se gaussait. La boulangère cessera de vous toiser, la fleuriste de chuchoter dans votre dos. Prospero ne vous appellera plus la Quinteuse ; au contraire, il vous gâtera de ses sourires de *latin lover*, de ses bonnes gaufres et de ses bons mots.

Guérissez, madame Corre ! Refleurissez ! Oubliez !

Que la Guinée ne soit plus un cauchemar, qu'elle devienne un bain de jouvence ! Revenez-nous, neuve comme si la machine à remonter le temps était retournée au jour de vos 18 ans.

Je regrette de n'avoir pas connu cette jeune et fringante demoiselle au bras de son Bôry Diallo s'en allant vers la Guinée, agile et pure comme la fleur du matin. Une jeune femme riieuse, commode, agréable à vivre – rien à voir avec celle que moi je connais ! Évidemment, vous ne vous étiez pas encore infligé ce méchant chignon, ce nom écorchant de « Mathilde Corre », ces robes informes et vertes. Vous aviez tout pour vous : vos habits à la mode, vos cheveux en fleurs, votre belle bouille d'actrice de cinéma. J'ai hâte d'ôter de ma vue cette femme négligée, cette femme désagréable, de crever cet épouvantail de pie-grièche pour vous voir telle que vous êtes dans le fond. Rêveuse, sensible, diablement romantique !

Dans ces années-là, on ne se contentait pas d'écouter Pink Floyd et de filer à Katmandou fumer un joint. On parlait de Reich et de Marcuse, de Foucault et d'Althusser en buvant un kir. On se donnait un mal fou pour se rendre aimable, passionnant, sympa, on se disait qu'on était sur Terre d'abord et avant tout pour vivre avec les autres, pour échanger avec eux, pour devenir leur semblable.

Dans ces années-là, toutes les nanas paraissaient délurées. C'était la mode des cheveux longs et des jupes courtes. On passait son temps au cinoche, aux terrasses de café et en surprises-parties.

Une fille dans le vent, une nana de son époque ! Une époque complètement dingue : le printemps à chaque saison. Partout la fête, l'amour, la liberté ! Votre jeunesse s'épanouissait entre les virées avec les potes, les concerts et les bibliothèques. Vous vous éclatiez avec les copains au rythme des musiques en vogue. Pour changer un peu, vous vous isoliez pour écouter de la musique classique ; l'opéra mis à part, vous fondiez pour Brel, pour Montand, pour Mouloudji. Comme tout le monde, vous vantiez les mérites de Kerouac, de Jack London ou de Boris Vian, ce qui ne vous empêchait pas de vous isoler dans la grange pour savourer Stendhal, Chateaubriand et Proust.

Ça y est, à présent, vous avez une place dans ma petite humanité entre Raye et Mariam, dans le coin le plus chaud de mon coeur. Mariam, je me suis bien gardée de retenir mes larmes le jour où j'ai appris sa mort.

Elles en valaient la peine, celles-là, elles coulaient pour la bonne cause. Mariam morte ! Ma Mariam à moi, victime comme tant d'autres de la vie brutale de Conakry ! J'ai pensé à vous en apprenant ce drame : « Oh, mon Dieu !

Pourvu que cela n'arrive pas à Mme Corre ! Pourvu qu'elle vive encore des années et des années ! » Vous voyez, il n'y a pas que nos vies ; nos âmes aussi se sont rapprochées. Parfois, vous me donnez des frissons, des frissons positifs, vous qui êtes si négative !

Curieux : depuis peu il m'arrive de vous associer à ma mère, comme ça, instinctivement ! Vous étiez de la même génération, vous, une classe d'âge au-dessus. Vous avez dû écouter la même musique, voir les mêmes films, esquisser les mêmes pas de danse. Pour la première fois, les jeunes vibraient de la même émotion au-delà des langues et des cultes. Je regrette parfois le romantisme de cette époque que je n'ai pas connue. Rude et pressée, la mienne manque cruellement de mélancolie. (...)

Extrait (p. 324-327)

Tous droits réservés